

LAENNEC



LAENNEC

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

M. ACHILLE CHEREAU

Bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris,
Membre de l'Académie de médecine, etc.



Extrait des *Archives générales de médecine*.
(Numéro de juillet 1879.)

PARIS

ASSELIN ET C^s, LIBRAIRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
Place de l'École de médecine.

1879

LAENNEC

La Faculté de médecine de Paris ayant eu l'excellente et patriotique idée de provoquer la publication, avec le concours de l'Etat et sous son contrôle, d'une nouvelle édition du *Traité de l'auscultation*, il était bon, ce me semble, de rappeler la vie trop courte de Laennec, et d'esquisser cette personnalité qui a doté la science et la pratique d'un mode impérissable d'information clinique. La rédaction des Archives l'a pensé ainsi ; elle a bien voulu nous confier cette tâche périlleuse après tant d'autres de ce genre. Nous avons essayé ; c'est au lecteur à dire si nous avons réussi.

Douarnenez est une petite ville de quelques milliers d'habitants, bâtie sur les rivages d'une immense baie aux horizons tristes, sauvages, désolés. Quelques minutes de chemin séparent Douarnenez de la commune de Ploaré, remarquable par sa vieille église battue depuis des siècles par le vent âpre de la mer. Voyez-vous à la sortie même du village, à gauche, dans un massif de verdure, cette grande maison aux volets verts... ? Elle a abrité, pendant les années de la jeunesse, l'un des hommes les plus remarquables de la profession, c'est aussi là qu'il est mort... C'est le manoir de Kerlouarnec.

Le 17 février 1825, ce manoir de Kerlouarnec était en liesse : le maître du lieu, — cinquante ans auparavant on eût dit le seigneur, — fêtait l'anniversaire de la naissance de son fils, venu depuis quelques semaines de Paris, dans l'espoir de rétablir, sous la bienveillante action de l'air natal, une santé que lui seul savait être profondément altérée.

L'heureux père se nommait Théophile-Marie Laennec, sieur de Kerlouarnec, successivement avocat à la Cour, conseiller du roi et lieutenant particulier de l'Amirauté, sénéchal et premier magistrat des Regaires, juge au tribunal du district de Quimperlé (an III), membre de l'Administration centrale du Finistère, juge au tribunal criminel de Rennes, enfin conseiller de préfecture sous l'Empire. C'était alors un vieillard de 78 ans,

au cœur ardent encore, droit, aimé de tous les Bretons pour ses chansons, ses petits poèmes, ses épithalames et ses sonnets; léger, prompt à tout saisir, rieur et cependant moraliste, se faisant clubiste au temps de la révolution, s'y montrant insouciant et hardi, courant au tribunal révolutionnaire pour défendre une jeune femme d'émigré, qu'il devait épouser en secondes noces. Il était de race quasi noble, et le blason de la famille portait : *Fascé d'or et de sable, surmonté d'un lion léopardé de sable.*

On compte, parmi ses ancêtres présumables, un sieur de Lohennec (1503), un Guillaume an Henneuc (1445), un Raoul an Henneuc (1448), un Lœnnec, dont la prononciation bretonne est Lennec. Néanmoins, Théophile-Marie Laennec ne pouvait guère faire valoir dans ses ascendants, que des notaires, des avocats, des procureurs, des greffiers présidiaux, toutes fonctions, au reste, qui, sous l'ancien régime, étaient considérées comme ne dérogeant pas. -

Dans l'arbre généalogique que nous avons là sous les yeux, nous voyons, en effet, les Laennec s'unir aux plus grandes familles de la Bretagne, avec les Le Rumin, les Le Rouyer, le Ballois, les Marquer, De La Royne, Larcher, De Menez, les De Baheyzre, de Grehambly, de Germes, etc.

La présence de son fils au vieux manoir de Kerlouarnec parut trop bonne à Théophile-Marie Laennec pour ne pas faire appel de nouveau à sa muse; et, dans ce mémorable jour du 17 février 1825, entouré de ses trois enfants, de deux jeunes médecins, ses neveux, et d'autres membres de sa nombreuse famille, il chanta, ou plutôt il chevrotait huit couplets de sa façon. Le lecteur voudra bien se contenter du suivant :

Du temps la merveille nouvelle (1)
A son œil savant apparaît;
La nature, un dieu lui révèle
Des corps humains le grand secret.
Aimé du peuple, aimé des princes,
Bordeaux le dispute à Paris :
Sur Paris et sur nos provinces
Règne le talent de mon fils.

(1) L'auscultation.

Hélas ! dix-huit mois après cette fête de famille, le vieillard avait la douleur de perdre ce fils bien aimé, l'orgueil de sa maison !

Réné-Théophile-Hyacinthe Laennec, alors âgé de 45 ans, avait acquis par son travail, par ses veilles, par son génie d'observation, et par la découverte impérissable de l'auscultation appliquée au diagnostic des maladies de la poitrine, une de ces réputations qui ne font que grandir avec le temps.

Il était né à Quimper le 17 février 1781, et avait eu pour parrain, Réné-Félix Guesdon, sénéchal des Regaires de Quimper, son aïeul maternel, et pour marraine noble femme Hyacinthe-Claude-Rénée Guillemette des Landes, dame Laennec. Sa mère était demoiselle Michelle-Gabrielle-Félicité Guesdon de Cléunan, fille de Rénée-Félix Guesdon de Cléunan, sénéchal, et de Marie-Michelle Audouyn de Cosquer. Elle mourut le 15 novembre 1786, son fils n'ayant pas, par conséquent, atteint sa sixième année.

Ce fut une perte immense pour le jeune Laennec ; elle eût été peut-être irréparable s'il n'eût trouvé dans son oncle, médecin fort distingué, un second père, qui prit un soin particulier de l'enfant, développa son intelligence, et lui fit prendre de bonne heure du goût pour les sciences exactes et d'observation.

L'histoire doit un souvenir respectueux à Guillaume-François Laennec, le véritable Mécène de celui dont nous esquissons la biographie. Après avoir fait à Paris ses études médicales, qu'il alla perfectionner à Londres, il avait été reçu docteur à Montpellier (1773), et était, en 1779, médecin ordinaire du roi, médecin auxiliaire de la marine de Brest. Il vit rentrer dans ce port les débris de la *Surveillante*, et eut le douloureux honneur de prodiguer ses soins au commandant du Couëdic, et aux rares survivants de ce brillant fait d'armes. En 1781, le jeune docteur vint se fixer à Nantes, non sans se heurter tout d'abord contre les plus grandes difficultés. En effet, il y avait à Nantes, nous apprend une biographie bretonne, une Université ayant pouvoir de conférer des grades, très-entichée, en conséquence, de sa petite importance, très-jalouse de ses privilèges. Laennec dut conquérir le droit d'exercer la médecine dans cette ville ;

Ce fut en vain qu'il se soumit, lui docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à toutes les épreuves de l'agrégation; ce fut en vain qu'il soutint avec éclat devant la Faculté nantaise une thèse aussi remarquable par la nouveauté du sujet que par l'excellente latinité du style. Il lui fallut, chose plus étrange, soutenir un procès devant le Parlement, offrir le concours à ses adversaires, et finalement produire une seconde thèse, et la développer en pleine chambre des requêtes, par devant M. Picquet de Montreuil, conseiller commis pour présider les actes. Ce curieux procès ne fut terminé qu'en 1786. Guillaume Laennec fit bon usage des attaques des jaloux; car il devint successivement : procureur général de l'Université (1787), médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Nantes (1791), médecin en chef de l'armée des côtes de Brest (1795), membre du jury de médecine (1796), correspondant de la Société de l'Ecole de médecine de Paris (1806), fondateur de l'Institut départemental, depuis Société académique de Nantes (1797). Il mourut le 8 février 1822, laissant deux fils, qui furent tous deux aussi médecins distingués : Ambroise-François Laennec qui devint professeur de l'Ecole préparatoire de médecine de Nantes, et Mériadec Laennec, si connu par la collaboration active qu'il donna aux travaux de son cousin, l'auteur de la découverte de l'auscultation médiate.

Ce fut, avons-nous dit, sous la direction de cet oncle vénéré que notre Laennec essaya ses premiers pas dans l'étude de la médecine; ce fut à sa source qu'il puisa le goût pour les études sérieuses, pour les fortes humanités, pour la saine littérature, apprenant ainsi le latin à fond, et devenant un helléniste habile. On assure aussi qu'à l'exemple de ses illustres compatriotes, Le Gonidec et la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, il se livra avec ardeur à l'investigation de la langue celtique dans ses dialectes principaux.

En l'année 1801, nous trouvons le jeune homme à Paris, assis sur les bancs de l'Ecole de santé. Il s'y fait inscrire le 6 frimaire (27 novembre).

A cette époque, l'école de Paris se partageait en deux grandes divisions, qui formaient comme deux camps séparés, rivaux

plutôt qu'ennemis. Chacun des deux partis avait pris, soit le nom de son chef, soit celui du lieu où se pratiquaient plus particulièrement les enseignements respectifs. Il y avait l'école de Pinel ou de la Salpêtrière, et l'école de Corvisart ou de la Charité ; il y avait les *Pinélistes* et les *Corvisartistes*.

La première école, se qualifiant de médecine philosophique, faisait presque fi des inspections cadavériques ; son diagnostic ne reposait sur aucun moyen physique, et sa thérapeutique était à peu près insignifiante. Sa méthode de prédilection était l'analyse ; elle divisait, subdivisait les maladies, les rangeait par classes, ordres, genres, espèces variées, et pour elle la vraie médecine était fondée sur les principes qui gouvernent l'étude de l'histoire naturelle. Son axiome était celui-ci : une maladie étant donnée, déterminer son vrai caractère et le rang qu'elle doit occuper dans un cadre nosologique (1).

L'autre école professait le culte des traditions hippocratiques ; son grand moyen était l'observation. Elle était humoriste dans de certaines limites, et croyait aux crises et aux jours critiques ; mais elle admettait les progrès de la science, et acceptait avec empressement les faits nouveaux bien observés, les procédés nouveaux bien éprouvés. Fidèle au magnifique plan général de l'enseignement médical, tel qu'il avait été élaboré par Fourcroy et Thouret, l'école de la Charité a eu l'honneur impérissable de créer la clinique, et d'inspirer ces hommes d'un grand talent, qui ont donné tant de lustre à cette époque mémorable de notre histoire scientifique.

Entre ces deux programmes, Laennec n'hésita pas : ce fut la Charité qu'il choisit, son génie l'y portait, l'amitié dont l'honora Corvisart l'y retint.

Malgré une santé éprouvée déjà par de fréquents accidents, le jeune homme parcourut brillamment la carrière qui le séparait du doctorat, et, le 11 juin 1804, il était reçu docteur, non sans avoir, deux ans auparavant, remporté les deux grands prix de médecine et de chirurgie de l'École pratique, utile institution qui a fourni tant de savants, tant d'habiles médecins ;

(1) De Kergaradec. Notice sur Laennec, 1872.

non sans avoir enrichi les recueils de médecine de mémoires et d'observations, dont on trouvera la liste à la suite de cette étude.

La thèse de Laennec, que l'auteur, par un pieux hommage, dédie, non pas à son père, mais à son oncle qui avait protégé son enfance, et lui avait montré le chemin de la gloire, porte ce titre : *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique*. Comme l'a si justement dit notre vénérable et illustre Bouillaud, dans cette œuvre d'un jeune homme de 24 ans, la classification pyrétologique est renversée de fond en comble, et cette chute est l'annonce d'une révolution qui devait éclater en 1816, quand parut le foudroyant examen de Broussais.

C'est, en effet, à cette époque, que s'ouvrit le grand tournoi où le génie combattit le génie : un champion disparut de l'arène dans la personne de Pinel ; deux autres champions s'élevèrent bientôt dans les personnes de Broussais et de Laennec. Tous deux ils étaient à peu près du même âge ; ils étaient compatriotes ; et pourtant, ils ne purent s'entendre.

Mais aussi, quelles différences profondes entre ces deux hommes : Broussais est d'une taille élevée ; ses larges épaules, ses attaches musculaires dénotent une constitution presque athlétique ; sa figure n'est pas de celles que l'on appelle belles, mais elle a cette beauté que donne une grande accentuation des traits ; le masque est large, comme buriné ; les pommettes sont saillantes, l'œil, quelque peu enfoncé dans les orbites, et surmonté de fortes arcades sourcilières, lance des éclairs ; la bouche, comme crispée, semble prête à mordre. Il est le plus généralement vêtu d'un lourd vêtement, habituellement de couleur bleue. Dans ses cours, dans ses conférences, il débute le plus souvent d'une manière ordinaire, et va même jusqu'à lire un cahier qui est sous ses yeux ; mais qu'il lui arrive à la pensée une contradiction émise par les ennemis de ses doctrines ; alors ce n'est plus un homme, c'est un lion : il abandonne son cahier, sa voix vibre et devient sonore, ses yeux s'animent, le feu du génie et de la conviction s'en échappe : « Ce n'est plus un simple professeur dictant des leçons, c'est

un maître, c'est un tribun, c'est un dictateur qui entraîne les volontés, qui commande l'enthousiasme (1). » En matière de politique, Broussais est aussi presque un radical ; il ne peut oublier que son père et sa mère ont été égorgés par les chouans.

La doctrine de cet homme extraordinaire, de ce Danton de la médecine, est d'une simplicité frisant l'audace : les êtres vivants ne sont mus que par un seul mode d'activité, soit en santé, soit en maladie, par les propriétés vitales ; ces dernières s'exaltent lorsque quelque tissu de la machine humaine s'altère ; elles passent à l'état de propriétés irritantes ; l'irritation est la clef de la pathologie, le guide du médecin ; les anatomo-pathologistes ne poursuivent que deux choses : les altérations organiques déjà consommées, des symptômes qui leur correspondent. On demande trop à l'anatomie pathologique en exigeant d'elle toutes les certitudes ; l'observation de la vie vient avant elle. Il y a d'autres maladies que celles qui dépendent de l'altération des organes. L'anatomie pathologique n'est, après tout, que le complément indispensable de l'histoire des maladies...

Laennec, lui, est un petit homme bien maigre, au corps grêle et desséché, aux jambes flûtées et tremblantes, à la figure raccornie, aux joues creuses et ternes, aux yeux caves, cornés et baissés, à la physionomie toute mystique. Il est affublé d'un large manteau qui recouvre un vêtement complètement noir ; il porte encore la culotte courte, la cravate blanche, et sa tête est surmontée d'un chapeau à larges bords. On sent en lui le descendant d'une noble race, des sires de Kerlouanec, un favori de la cour, et un croyant qui observe les lois de l'Eglise sur l'abstinence des viandes. Son esprit est froid, positif. Grand partisan des faits bien observés, ennemi surtout de toute théorie générale, il ne prend des contentions de l'esprit que juste ce qu'il faut pour rester sur le pavois et se tenir à la hauteur de la position et du savoir qu'il a su conquérir. Il met son amour-propre à montrer, comme Boerhaave, son talent sur la flûte traversière, à être un excellent chasseur, à être fort en escrime ; lorsqu'on le surprend dans son appartement de la rue

(1) Dr Ad. Lecadre, du Havre.

du Jardinot ou dans celui de la rue du Cherche-Midi, on le trouve fourbissant ses armes, se livrant à la mécanique, s'ingéniant à paraître un Hercule lui si chétif, si souffreteux. Doué d'un esprit éminemment observateur et d'un jugement aussi prompt que sûr, versé dans l'étude de l'anatomie proprement dite, qui était à cette époque cultivée avec tant d'ardeur à l'école de Paris, Laennec regarde l'anatomie pathologique comme le flambeau le plus sûr qui puisse guider le médecin soit pour reconnaître les maladies, soit pour guérir celles qui en sont susceptibles; pour lui l'anatomie pathologique est une science beaucoup plus certaine, et présente des objets d'étude plus distincts que la nosologie symptomatique; l'altération des organes est ce qu'il y a de plus fixe, de plus positif et de moins variable dans les maladies locales; c'est de la nature et de l'étendue de ces altérations que dépend toujours le danger ou la curabilité de ces maladies; c'est, par conséquent, ce qui doit les caractériser ou les spécifier. Le trouble des fonctions qui accompagne ces altérations est au contraire extrêmement variable; il est le même sous l'influence de causes tout à fait dissemblables et, par conséquent, il peut rarement servir à faire distinguer des objets même très-différents....

En un mot, presque toute la doctrine de Laennec repose sur la pathologie *organique*, tandis que celle de Broussais se baptise du nom de pathologie *physiologique*. Broussais est un penseur profond s'élevant jusqu'à la recherche des causes finales, s'occupant peu des détails minutieux de l'observation. Laennec est un profond observateur, pour lequel tout est dans cet axiome de Bacon : *Ars medica tota in observationibus*.

Tels furent les deux hommes si bien faits pour se compléter l'un par l'autre, qui se trouvèrent en présence. Un colosse et un pygmée... Eh bien! dans cette lutte, en apparence, si inégale, ce fut le colosse qui tomba, non pas tant dans le présent, que dans la postérité.

Broussais a eu la douleur immense d'assister, lui encore vivant, à la réaction qui suit fatalement toute grande révolution politique, sociale ou scientifique, et aujourd'hui c'est à peine si cette réaction est apaisée, laissant la *médecine physiologique*

servie par un puissant génie, mais incapable de résoudre toutes les difficultés que présente l'étude clinique des malades.

Laennec est mort, il est vrai, avant que toute justice lui ait été rendue ; mais son admirable découverte de l'auscultation médiate est pour lui un titre de gloire d'une stabilité inébranlable.

Nous ne donnerons pas ici les détails d'une polémique qui devint fort irritante et qui ne fut pas loin de s'abaisser jusqu'à l'injure. On en trouvera, au reste, de curieux échantillons dans l'*Examen des doctrines*, et dans la préface de la seconde édition du *Traité de l'auscultation*. Broussais n'a pas ménagé ses éloges à son compatriote, mais il les a assaisonnés de critiques acerbes, allant jusqu'à accuser « de mauvaise foi littéraire » le glorieux inventeur du stéthoscope. On ne peut s'empêcher de retenir la belle page par laquelle Laennec clot la discussion sur un ton aigre-doux.

« Je terminerai avec M. Broussais comme il termine avec moi, par quelques conseils en échange de ceux qu'il a bien voulu me donner et dont malheureusement je n'ai pu faire mon profit. Ainsi je ne puis me déterminer à *suivre ses exemples*, quoiqu'il m'en ait sommé par trois fois. Je ne puis non plus me déterminer à *faire quelques sacrifices à l'amour-propre*, fussé-je certain par là de devenir, comme il l'assure, *un médecin physiologiste des plus distingués*. Il n'en a lui-même que trop fait, à mon avis : l'amour-propre n'est bon à rien qu'à étouffer la vérité et à éterniser les discussions. Je lui conseille plutôt d'abandonner ce ton de supériorité qui sied peu quand on parle à des pairs, ces expressions figurées ou polémiques peu propres à convaincre des esprits refroidis par la culture sérieuse des sciences physiques, d'attacher moins d'importance à des mots qui n'ont de valeur et de sens que celui qu'on leur donne par une bonne définition, de chercher un juste milieu entre mes longues descriptions anatomiques et ses courtes observations ; de ne pas prendre des objections pour des concessions ; de substituer à la dénégation des faits qu'il ne connaît pas, le silence ou le simple doute philosophique ; de ne rien réclamer sans être bien sûr de sa propriété, et de négliger même ce qui

ne lui appartient que parce que cela appartient à tout le monde, et alors, je crois comme lui, que nos manières de voir commenceront à se rapprocher... »

Comment Laennec a-t-il été conduit à la découverte de l'auscultation médiate et à l'invention du stéthoscope qui n'est, après tout, qu'un outil propre à faciliter l'exécution du procédé?

On ne possédait avant lui que trois moyens physiques de nous fournir des renseignements sur l'état des parties contenues dans la poitrine : la succession, recommandée par Hippocrate, la mensuration, et la percussion inventée par Avenbrugger. Je ne parle pas de l'auscultation directe qui n'était pas encore passée dans la science, et à laquelle quelques médecins avaient recours pour « entendre le cœur battre ». Le médecin breton, toujours à la piste de tout ce qui pouvait agrandir le cercle du diagnostic, s'aperçut bien vite que ces sources d'informations étaient souvent fort insuffisantes. Un jour qu'il traversait la cour du Louvre, il aperçut des enfants qui, l'oreille appliquée aux deux extrémités d'une longue poutre, s'amusaient à se transmettre réciproquement le léger son provenant du choc du doigt contre le bout opposé. Dans l'espace intermédiaire aucun bruit n'était perceptible. L'habile observateur réfléchit, et bientôt, comme Archimède, il put s'écrier : *J'ai trouvé.*

Quelque temps après, en effet, c'était en 1816, consulté pour une jeune personne qui présentait des symptômes généraux de maladie du cœur, chez laquelle la percussion donnait peu de résultats à raison de l'embonpoint du sujet, il se rappela, l'âge, le sexe de la malade lui interdisant au reste l'audition auriculaire, les enfants de la cour du Louvre. Aussitôt, il prend un cahier de papier, dont il fait un rouleau fortement serré, en place un des bouts sur la poitrine de la jeune fille, applique l'autre sur son oreille, et constate avec bonheur que de cette manière il percevait beaucoup plus nettement ces battements du cœur. Ainsi un jeu d'enfants, le respect à la pudeur, voilà deux faits qui n'ont pas été étrangers à la découverte de l'auscultation médiate.

Laennec modifia ensuite ce rouleau de papier, en lui donnant plus de fermeté, en limitant sa longueur à un pied, son dia-

mètre à seize lignes,—en aplanissant à la lime les deux extrémités. Puis, il fit d'autres essais : il construisit un cylindre de baudruche tubulé qu'il remplissait d'air au moyen d'un robinet, et dont le conduit central était maintenu par une garniture de carton ; il mit à essai le verre, les métaux ; enfin, il s'arrêta à un cylindre en bois léger, percé dans son centre d'un tube, évasé à l'extrémité en forme d'entonnoir. Nous avons vu dans notre jeunesse le stéthoscope original de Laennec ; en vérité, il avait une grosseur bien inutile et bien propre à effrayer les malades.

On a dit que Laennec avait donné à son instrument le nom de *pectoriloque* ; c'est une erreur ; lui-même déclare « qu'il n'a pas cru nécessaire de donner un nom à un instrument aussi simple ; que d'autres en ont jugé autrement, et qu'il l'a entendu désigner sous divers noms, tous impropres et quelquefois barbares, et, entre autres, sous ceux de *sonomètre*, *pectoriloque*, *pectorilologie*, *thoraciloque*, *cornet médical*, etc. » Il propose le nom de *stéthoscope* (στήθος, poitrine ; σκοπεω, j'examine). La postérité a ratifié les vœux de l'illustre médecin.

Laennec avait, au reste, quelques raisons pour attacher une certaine importance au nom à donner à son enfant chéri. A peine sa découverte fut-elle connue qu'elle excita l'attention générale, et que la majorité des médecins s'empressa d'accueillir un moyen qui promettait d'éclairer le diagnostic d'un ordre important de maladies. Mais dans notre vieille Gaule on rit de tout ; l'instrument explorateur fut ridiculisé, caricaturisé, burlesquement versifié. Les rieurs avaient beau jeu avec *pectoriloque*, *thoraciloque* ; *stéthoscope* leur ferma la bouche.

Il n'est pas inutile de dire que un an avant de publier l'immortel ouvrage dans lequel il a établi l'auscultation sur des bases fermes et inébranlables, Laennec avait saisi l'Académie des sciences de sa découverte, dans un *Mémoire sur l'auscultation à l'aide de divers instruments d'acoustique, employés comme moyens d'exploration dans les maladies des viscères thoraciques, et particulièrement dans la phthisie pulmonaire*.

Percy, dans son rapport du 29 juin 1818, rend toute justice

à l'innovateur, qu'il recommande à la bienveillance de la Compagnie.

Il est curieux, aussi, de savoir comment la presse accueillit le stéthoscope au moment même de son apparition.

Voici en quels termes s'expriment les *Annales encyclopédiques de Millin* (1) : « On a rendu compte, à l'une des sociétés savantes de la capitale, d'un moyen d'investigation physiologique que met en pratique un médecin connu par des travaux estimés. Pour reconnaître dans les affections de poitrine s'il y a des altérations et quel est leur siège, il se sert de la transmission du son par l'intermédiaire d'un corps conducteur, dont une extrémité est appliquée à son oreille, et l'autre à l'une des parties du thorax de la personne malade. En faisant ensuite parler celle-ci, la manière dont les sons de sa voix sont transmis au médecin par le conducteur, lui fait connaître s'il se trouve des cavités dans les organes de la poitrine. Le conducteur le plus favorable à cette épreuve ingénieuse est un simple rouleau de plusieurs feuilles de papier. »

Enfin, après bien des indications, après de nombreuses consultations, où furent appelés d'habiles médecins, tant de la France que de la Suisse, ceux qui entouraient M^{me} de Staël, atteinte d'une affection incurable, mais non bien déterminée, se décidèrent à avoir recours aux lumières de Laennec.

C'est avec un véritable regret que l'on surprend Portal, le médecin ordinaire de l'illustre femme de lettres, et qui a laissé une relation de la maladie et de la mort de sa cliente, faire une simple allusion à l'inventeur du stéthoscope, ne pas même le nommer, et se contenter de ces quelques lignes dans lesquelles perce quelque chose qui ressemble fortement à de la malveillance :

« ... Un autre médecin consulté, bien connu, crut reconnaître un commencement d'hydrothorax, et même entendre dans cette cavité une espèce d'ondulation, moyennant un cornet de papier

(1) T. V (1777), p. 315-316. — Voir encore : *Annales politiques morales et littéraires*, in fol., n° du 26 sept. 1817. Feuilleton.

dont il posa la base sur une partie du thorax, et dont il introduisit la pointe dans l'une de ses oreilles (1). »

René-Théophile-Hyacinthe Laennec est mort au manoir de Kerlouarnec, le 13 août 1826. Il était âgé de 45 ans 1/2. Il est mort, emporté par les ravages d'une affection dont il avait, sans doute, reçu le germe de sa mère, morte après six ans de mariage. Il a été lentement conduit vers la tombe par une de ces altérations pulmonaires à l'étude desquelles il avait consacré sa trop courte existence, comme Broussais, son fougueux contradicteur devait mourir douze ans plus tard d'une dégénérescence intestinale qui avait été pour lui le but de tant de travaux.

Laennec avait épousé Jacqueline Guichard-Guéguen, qui lui survécut plus de vingt ans, étant morte à Kerlouarnec, le 2 août 1847. Elle repose aux côtés de son glorieux époux, dans le cimetière de la petite commune de Ploaré. Le silence et l'oubli règnent autour de la tombe du médecin de l'hôpital Necker, du médecin de la duchesse de Berry, du professeur de la Faculté de médecine de Paris et du Collège de France, du membre de l'Académie de médecine. Sur la modeste pierre qui recouvre sa dépouille, on lit, déjà rongée par le temps, l'inscription suivante :

Ici repose le corps
de René-Théophile-Hyacinthe LAËNNEC,
médecin de S.-A.-R. Madame duchesse de Berry,
lecteur et professeur royal en médecine
au Collège de France,
professeur de clinique à la Faculté de Paris;
de l'Académie royale de médecine,
chevalier de la Légion d'honneur,
né à Quimper, le 17 février 1781,
mort à Kerlouarnec, le 13 août 1826,
et dame Jacqueline Guichard, son épouse,
née à Brest, en 1779,
morte à Kerlouarnec, le 2 août 1847.

—
PRIEZ POUR EUX.

(1) Journal univ. des sc. méd., t. IV, p. 124. Madame de Staël succomba le 14 juillet 1817.

Laennec était à peu près oublié de ses concitoyens quand une voix reconnaissante s'éleva en faveur de ce bienfaiteur de l'humanité, et réclama pour lui un monument dans sa ville natale.

Honneur à l'Association générale des médecins de France ! Ce fut elle qui donna l'élan... C'est à ses soins pieux que l'on doit le beau monument que l'on voit au milieu de la place Saint-Corentin de Quimper. La statue en bronze est due à Lequesne, le moulage est sorti des ateliers de Ducel. Laennec est représenté assis dans un fauteuil, la tête nue, revêtu de sa robe de professeur, les jambes croisées ; il tient dans la main droite le stéthoscope. Recueilli, pensif, il semble observer, écouter et enseigner à la fois. L'ordonnance du piédestal est sévère ; elle se compose de quatre blocs en laber poli, pris dans le département du Finistère. Le socle est à large chanfrein, avec une base moulurée, un dé et une corniche ornée de denticules et de dents de scie. Ce laber poli a la dureté du porphyre, et le soleil le fait miroiter comme une glace. Deux inscriptions y sont gravées en lettres d'or. La face antérieure porte simplement le nom de

LAENNEC.

Sur la face opposée on lit :

A l'inventeur de l'Auscultation,
LAENNEC, René-Théophile-Hyacinthe,
né à Quimper, le 17 février 1781,
mort à Ploaré, en 1826 ;
professeur à la Faculté de médecine de Paris
et au Collège de France,
membre de l'Académie de médecine.

Ce monument a été élevé
par l'Association générale des médecins de France
par la Bretagne
et par les médecins français et étrangers.
1868.

L'inauguration a eu lieu le 15 août 1868. Je ne tracerai pas le tableau de la solennité qui a été racontée dans toutes les feuilles médicales de l'époque. Je dirai seulement qu'elle fut digne de l'homme qui, à défaut du génie d'induction et de généralisation, qui ne brille souvent qu'un jour, a fait servir sa froide raison, son talent d'observation et son amour du vrai à la recherche sûre et certaine d'une découverte d'autant plus impérissable qu'elle s'adresse tous les jours à la pratique, et, par conséquent, à la conservation de la santé de nos semblables.

D^r A. CHEREAU.

Liste chronologique des publications de Laennec.

Observation sur une maladie de cœur (ossification de la valvule mitrale — dilatation du ventricule droit), avec affection du poumon et de la plèvre gauche; recueillie à la clinique interne de l'Ecole de médecine. (Journal de méd. Messidor an X, t. IV, p. 195-307.)

Histoires d'inflammations du péritoine, recueillies à la clinique interne de l'Ecole de médecine de Paris, sous les yeux des professeurs Corvisart et J.-J. Leroux. (Journ. de méd. Fructidor, an X; vendémiaire an XI; t. IV p. 499-547; t. V, p. 2-59.)

Observation sur un suicide commis avec un rasoir (en collaboration avec Tonnellier). (Journal de méd. Brumaire an XI, t. V, p. 131-139.)

Note sur l'arachnoïde intérieure, et sur la portion de cette membrane qui tapisse les ventricules du cerveau. (Journ. de méd. Frimaire an XI, t. V, p. 254-263.)

Sur une capsule synoviale située entre l'apophyse acromion et l'humérus. (Journ. de méd. Pluviôse an XI, t. V, p. 422-426.)

Lettre sur des tuniques qui enveloppent certains viscères et fournissent des gaines membraneuses à leurs vaisseaux. Adressée au cit. Dupuytren. (Journ. de méd. Ventôse an XI, t. V, p. 539-576; germinal an XI, t. VI, p. 73-89.)

Observation sur une maladie de cœur (épaississement du ventricule gauche, ossification aux valvules sigmoïdes et mitrales). En collaboration avec Bayle. (Journ. de méd. Nivôse an XII, t. VII, p. 289-304.)

Propositions sur la doctrine d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique. (Thèse pour le doctorat. Paris, an XII (1804), in-4°, n° 241. 39 pages.)

Note sur l'anatomie pathologique. (Journ. de méd. Pluviôse an XIII, t. IX, p. 360-378.)

Mémoire sur les vers vésiculaires, et principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain. Paris, 1805, in-4° de 178 pages, avec 4 planches.

- Mémoire sur l'anatomie pathologique. (Extrait dans : Bibliothèque médicale, t. VII, p. 283-297.) Ce Mémoire, lu à la Société de l'Ecole de médecine, le 6 nivôse an XIII, fut attaqué par Dupuytren (Biblioth. méd., t. VIII, p. 97-103), auquel Laennec répondit (Biblioth. méd. t. VIII, p. 197-206).
- 20 Nivôse an XIII. Société de la Faculté de médecine de Paris. Laennec y lit une observation sur des vers ascarides lombricaux, qui remplissaient les voies biliaires d'un enfant, dont le canal thoracique s'ouvrait dans l'estomac. (5^e Bulletin de ladite Société, an XIII.)
- Réflexions sur l'hydrocéphale aigu en général. (Journ. de méd. Juin 1806, t. XI, p. 666-667.)
- Extrait d'un Mémoire de M. Laennec sur les mélanoses. (Biblioth. méd., t. XII (1806), p. 102-103. Bulletin de la Société de la Faculté de médecine (1806), n^o 2.)
- Exposition du système du D^r Gall, extraite de plusieurs ouvrages relatifs à ce système. (Biblioth. méd., t. XIV (1806), p. 312-332; t. XV (1807), p. 13-25, p. 145-168.)
- Observations sur un anévrysme de l'aorte, qui avait produit la compression du canal thoracique. (Biblioth. méd., t. XIV (1806), p. 236-238.)
- Extrait d'une note sur une dilatation partielle de la valvule mitrale. (En collaboration avec Fizeau.) (Bulet. de l'Ecole de méd., n^o 14, an XIV; ou t. I, p. 207-209.)
- Remarques sur des observations de tétanos. (Journ. de méd. Décemb. 1807, t. XIV, p. 465-483.)
- Réflexions sur une tumeur salivaire. (Jour. de méd. Octobre 1807, t. XIV, p. 279-289.)
- Réflexions sur un calcul des reins. (Journ. de méd. Novembre 1807, t. XIV, p. 341-345.)
- Mémoire sur une nouvelle espèce de hernie (qu'il désigne sous le nom de intra-pelvienne). Ce Mémoire n'est seulement qu'indiqué dans les Bulletins de la Faculté de médecine, 1807, n^o 5.
- Mémoire sur le *Distomus intersectus*, nouveau genre de vers intestinaux. Ce Mémoire est en extrait dans les Bulletins de la Faculté de méd., 1807, n^o 1, p. 9-12.
- Observations sur les fièvres interminentes pernicieuses, survenues pendant la convalescence à la suite d'autres maladies. (Journal de méd. Juillet, 1807, t. XIV, p. 3-26. Et Biblioth. méd., t. XVII (1807), p. 380-387).
- Note sur une nouvelle espèce de hernie, que l'on pourrait appeler *extra-péritonéale*. Elle a été insérée dans le Traité pratique des hernies, de Scarpa, traduction de Cayol. Paris, 1812, in-8^o, p. 397-412.
- Constitutions médicales observées à Paris. (Journ. de méd. Octobre 1809, t. XVII, p. 254-270; août 1811, t. XXII, p. 113-132; août 1813, t. XXVII, p. 307-337; avril 1814, t. XXIX, p. 328-346.) Laennec publia ces études en collaboration avec Bayle, Chamberet, Chomel, Fizeau, Lullier-Winslow, Savary, Villeneuve.

Œdème de la glotte produit par un abcès placé dans les parois du larynx. (Nouv. Journ. de méd. Janvier 1819, t. IV, p. 37-43.)

De l'auscultation médiate, ou Traité du diagnostic des maladies du poumon et du cœur, fondée principalement sur le nouveau moyen d'exploration. Paris, Brosson et Chaudet, 1819, 2 vol. in-8°. — 2^e édition. Paris, Chaudet, 1826, 2 vol. in-8°. — 3^e édition, augmentée de notes par Mériadec Laennec. Paris. Rey et Gravier, 1831, 3 vol. in-8°. — 4^e édition, considérablement augmentée par M. Andral. Paris, Chaudé, 1836, 3 vol. in-8°. — Edition publiée sous les auspices de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1879, 1 vol. in-8°, 3 planches, conforme à la deuxième.

Académie de médecine. Juillet 1822. A l'occasion d'un Mémoire du Dr Arnaud de Moulins, dans lequel ce médecin citait un grand nombre de péripneumonies et de pleurésies guéries par l'administration de l'émétique, sans avoir recours aux émissions sanguines, Laennec communique des faits d'hydrocéphale aiguë et d'affections pulmonaires, dans lesquelles il a administré douze grains d'émétique, et plus, dans le jour, avec le plus grand succès. (Voir Revue médicale, 1822, t. VIII, p. 479.)

Extrait du discours prononcé par M. Laennec à l'ouverture de son cours de médecine au Collège royal de France. (Archiv. général. de médecine. Janv. 1823; première année, t. I, p. v-xx.)

Notice des faits nouveaux obtenus par suite des recherches de M. Laennec sur l'auscultation médiate. Paris, 18 mai 1826, in-4° de 6 pages. (C'est une notice de candidature à l'Académie de médecine.)

Mémoire sur l'angine de poitrine. (Ouvrage resté manuscrit, et qu'on retrouverait, peut-être, dans les archives de l'Académie de médecine.)

Plusieurs articles dans le Dictionnaire de médecine en 60 volumes : *Anatomie pathologique*; *Ascaride*; *Encéphaloïde*; *Cartilages accidentels*; *Dégénération*; *Désorganisation*; *Ditrachycéros*; *Filaire*.

Laennec a, en outre, publié un grand nombre de revues et de critiques de livres (*Journ. de méd.*, t. IV, p. 565-575; t. V, p. 169-180, p. 181-185; t. VII, p. 367-376; t. X, p. 214-231; t. XI, p. 152-158, p. 239-296, p. 357-375, p. 392-395, p. 442-470, p. 624-642, p. 704-721; t. XIV, p. 71-77, p. 146-152; t. XVI, p. 155-159).

Enfin Mérianec Laennec a publié :

Observations de la clinique de M. le professeur Laennec, recueillies à l'hôpital de la Charité, par M. Mériadec Laennec, chef de clinique. (*Revue médicale*, t. I, p. 379-405; t. ij, p. 161-182. Année 1825, t. ij, p. 337-364; t. IV, p. 365-393.)

Ceux qui désireraient d'autres détails biographiques sur

Laennec seront amplement satisfaits en consultant, outre les notices insérées dans les Dictionnaires consacrés aux hommes illustres, les brochures suivantes :

- Anonyme. Notice sur M. René-Théophile Laennec. (Arch. gén. de méd., dernière série ; t. XIII, 1827, p. 620.)
- Kergaradec (J.-A. De). Notice sur Laennec. Rennes, 1852, in-8°.
- Chauffard. Conférences histor. de la Faculté de médecine de Paris ; 1865, in-8°.
- Lecadre (Ad.). Etude comparative. Broussais et Laennec. Le Havre 1868, in-8°.
- De Thézan (Denis). Le Docteur Laennec. Etude historique, généalogique biographique. Quimper, 1868, in-8°.
- Latour (Amédée). La tête de Quimper. (Union méd. 1868, n° 100.)
- Bouillaud. Eloge de Laennec. Paris, 1869, in-8°.
- H. Roger. Inauguration de la statue de Laennec. Quimper, 1868, in-8°.
- Lallour (Emmanuel). Laennec. Notice historique. Quimper, 1868, in-8°.
- Husson. (Mém. de l'Acad. de méd. In-4°, t. VII (1838), p. 30-44.)
- Pariset. Eloge de Laennec. (Mém. de l'Acad. de méd., t. VIII, 1840, p. 19-40.)